



Tremblay

Alonzo et Desautels

Vigneault

Vadeboncoeur

Godin

Guèvremont

Roy

Agnant

Arcan

Gallant

Desrochers

Canons

Onze déclarations d'amour littéraire

SOUS LA DIRECTION DE VIRGINIE BLANCHETTE-DOUCET

Avec les textes de Marie Cécile Agnant et Virginie Blanchette-Doucet, Étienne Beaulieu, Julie Boulanger et Amélie Paquet, Nicholas Dawson, Ayavi Lake, Catherine Lavarenne, Pattie O'Green, Heather O'Neill, Francis Ouquette, Akos Verboczy et Adis Simidzija

v**l**b éditeur

CANONS

Onze déclarations d'amour littéraire

*Sous la direction de
Virginie Blanchette-Doucet*

v1b éditeur

Cantouques & Cie de Gérald Godin (1991)

Homme de tous les métiers liés à la littérature, Gérald Godin est à la fois journaliste, chercheur-documentariste, rédacteur, enseignant, chansonnier, scénariste, poète, nouvelliste, éditeur. Élu député de Mercier à l'Assemblée nationale en 1976 (il bat alors Robert Bourassa), il mène également une brillante carrière politique, qui l'amène notamment à occuper la fonction de ministre de l'Immigration. Son activité littéraire s'échelonne sur une trentaine d'années. En 1963, il forge le mot « cantouque » pour désigner un poème qui trimballe des sentiments.

3

Godin et moi

PAR AYAVI LAKE

J'écris à partir de ce que je suis.

Aujourd'hui, je me définis comme une Afro-Québécoise, auteure, qui est aussi autrice, enseignante, mère de deux enfants, *queer* et immigrante. Ici, on ne considère souvent qu'une partie de mon identité pour me coller une étiquette de victime. Je suis alors une femme racisée, une minorité visible, etc. Cependant, d'où je viens, au Sénégal, je suis plutôt privilégiée : j'ai eu accès à l'instruction, j'ai voyagé et je ne parle même pas du fait que je travaille, que j'écris, que j'ai un réseau. Finalement, si je fais un *mix* de tout cela, j'ose écrire que d'autres ont mené les combats avant moi, ce qui fait qu'aujourd'hui, je suis privilégiée. Selon sa position, on choisit de voir le verre à moitié plein ou à moitié vide.

Je dois partir de cette notion de privilège pour arriver à Godin. *Tango de Montréal* est le premier texte du poète qui m'a interpellée :

Sept heures du matin métro de Montréal
C'est plein d'immigrants

C'est aussi ce poème que j'ai choisi pour clore *La Sarzène*, roman qui raconte les histoires des immigrantes de Parc-Extension. Donc Godin, le député poète, est entré dans ma vie par la voix de l'immigration. Parce qu'il était poète et politicien, comme Senghor, le président poète dont les textes ont bercé mon éveil à la poésie et à la négritude.

Je parle bien ici de *voix* et non de *voie*, parce qu'il me semblait que Godin m'en donnait une, de voix, en me laissant de l'espace. En offrant une place à ceux et celles, nouveau·elles venu·es, qui essayaient de se faire entendre. Dans *La Sarzène*, roman que j'ai publié en 2022, l'héroïne Coumba Fleur récite intérieurement les vers de ce poème alors qu'elle se rend au siège de son parti pour célébrer sa victoire aux élections provinciales. Elle le connaît par cœur, *Tango de Montréal*. Kahina, autre personnage du roman, femme voilée à qui on refuse le poste de juge pour lequel elle a étudié, connaît un autre poème de Godin qu'elle dédie à son père. C'est un texte qui nomme «les minorités de quatre heures du matin, l'arraché, le déchiré, l'émigré, l'enfui». Pourtant, ces deux jeunes femmes ne le sont pas, immigrantes. Ce sont plutôt leurs parents qui, comme moi, ont choisi le Québec pour y fonder leur famille. Pourquoi ces deux jeunes femmes endossent-elles la voix de Godin, qui décrit des réalités bien plus proches de la vie de leurs parents (le père de Kahina est chauffeur

de taxi) que de la leur? Je crois que les propos de Godin ont eu une autre résonance pour moi quand j'ai eu des enfants. C'est comme si je percevais plus clairement ce que ces petites Québécoises auraient à vivre plus tard, comment il·elles se réapproprieraient le cheminement de leurs parents immigrants.

Il s'est écoulé presque quinze ans entre ma découverte de Godin et mon choix de faire du député poète une inspiration pour certaines de mes personnages. Impossible de dire que mon identité n'a pas changé, mué, en quinze ans. Et pourtant, je suis revenue à ce texte.

Plus tard, j'ai associé *Tango* à *C'était pour vous*, dans lequel le poète écrit : « C'est pour la raison que j'aime ce pays [...] /ses minorités de quatre heures du matin/vidangeurs et facteurs/arroseurs nettoyeurs ».

Quelques vers plus loin, il ajoute : « ses Tremblay ses Jean-Pierre/ses Noël ses Giselle/ses Cloutier ses Gauthier/ses Thibault ses DesRochers », mais ce n'est que plus tard, bien plus tard, que j'ai vraiment pensé que ces deux extraits et d'autres encore formaient un tout pour Godin : sans différence. Et cette découverte, je ne l'ai faite que parce que j'essayais de comprendre pourquoi je me sentais si blessée quand un ami et lecteur me reprochait de citer ce fils de bourgeois, certes fervent défenseur du peuple, mais loin de celui-ci de par sa position de privilégié.

Gérald Godin était fils de médecin, et donc privilégié, dans une société où il y avait beaucoup de combats à mener. Cela ne l'a pas empêché d'essayer de donner une voix à son peuple démuné. Tout comme, à sa manière, il a

essayé de donner une place à ceux·elles qu'on appelait au début les « communautés culturelles ».

Aurait-il dû parler moins fort parce qu'il n'était pas comme *le dérinché* de la vie qu'il décrivait, comme ses *ramasseux*, ses *revendeux*, *cet arraché*, *ce déchiré* à qui il voulait donner la parole ?

Mais au-delà de ça, j'ai vu en Godin quelqu'un à qui je pouvais emprunter des mots, quelqu'un à qui je pouvais emprunter les cantouques pour parler de mon altérité, moi qui n'ai pourtant pas connu la Révolution tranquille.

Septembre 2022 : le sentiment d'imposteur

Après presque dix ans de circonvolutions, je me décide enfin à donner le cours de littérature québécoise. Il m'a fallu deux enfants, quinze années de racines au Québec, un livre publié, un en cours de publication et beaucoup de courage pour franchir cette étape. Il m'a fallu tout cela pour tenter de me débarrasser du syndrome de l'imposteur et essayer d'enseigner la littérature québécoise. Trimballer mon sentiment et en faire une force, être digne de l'hôte et de son invitation.

Pourtant, pendant toutes ces années, je n'ai jamais hésité, tant que me le permettaient les plans de cours et les conseils avisés de mes collègues, à y glisser du Djibril Tamsir Niane, du Gisèle Halimi. Le premier se définit lui-même comme un griot et il a écrit *l'Épopée de Soundiata*, empereur de l'empire mandingue au XII^e siècle. La seconde, féministe et avocate, a écrit une fiction basée sur la vie de la Kahéna, reine guerrière berbère au VII^e siècle.

Quand il s'agissait d'évoquer le Moyen-Âge, je ne ménageais aucun effort pour sortir des sentiers battus. Je n'ai eu aucune difficulté à introduire Maryse Condé dans mon corpus. Cette dernière, que j'ai découverte pendant mes études en France, m'a réconciliée avec mon amour du réalisme magique, notamment à travers son livre : *Moi, Tituba sorcière noire de Salem*. Je me sentais une assurance certaine à déloger les canons classiques de la littérature française qui avaient bercé mes études, pour asseoir ces œuvres francophones. Je le faisais avec d'autant plus de plaisir que ces auteures sont souvent issues des anciennes colonies françaises, ce qui fait que leurs œuvres sont reléguées au rang de lectures secondaires. Je n'ai pas hésité à comparer les procédés littéraires employés par Ousmane Sembène dans *Les bouts de bois de Dieu* et ceux utilisés par Zola dans *Germinal* pour illustrer la lutte sociale. Mais la littérature québécoise restait inatteignable, ou plutôt, le fait d'enseigner la littérature québécoise était au-dessus de mes forces. Pourtant, je les ai lues, les Anne Hébert, Marie Célie Agnant, Serge Bouchard, Olivia Tapiero, Mélikah Abdelmoumen, Louis Fréchette, Monique Proulx, je les ai lues et je les ai aimées.

Lors de ce premier cours de littérature québécoise, j'ai dévoilé mes craintes à mes étudiant·es et j'ai foncé. Quand est arrivé le moment de parler de Gérald Godin, du joul, des immigrant·es, j'ai senti, plus que jamais, devant cette classe aux origines diverses, devant ces parents retournés aux études et ces jeunes adultes qui n'avaient jamais eu d'enseignante de littérature d'origine sénégalaise, j'ai senti que ma place était là.

Je n'oublierai jamais ce premier cours lors duquel moi, Afro-Québécoise, j'expliquais aux nombreux·ses étudiant·es, Québécois·es ou pas, l'importance de la langue française, le combat pour le pays à l'époque de la Révolution tranquille et la force du joual. Je garde un souvenir précis de ce moment et de mes étudiant·es assis·es à deux ou trois par table, dans une salle que je trouvais étroite.

Littérature et enseignement : je me demande...

Je ne peux oublier cette question d'une enseignante de littérature lors du colloque des enseignant·es de littérature au collégial de 2018, je crois, en tout cas avant la pandémie, qui demandait à un invité spécialisé, lui, dans les littératures caribéennes, ce qu'elle pouvait faire lire à ses étudiant·es aux origines de plus en plus diversifiées, notamment à ses étudiant·es d'origine africaine, quelque chose qui les toucherait, leur parlerait. En créant le personnage de Mamadou, en lui donnant un destin tragique, j'ai pensé à cette question posée par cette enseignante : que pouvais-je leur faire lire pour qu'il·elles se retrouvent dans les œuvres au programme ? Moi, j'ai donné Godin à Mamadou, qui ne s'est jamais enraciné, qui n'a jamais cessé de crier son *département*. Mais j'ai aussi donné Godin à Coumba Fleur, pour qui il s'agissait d'appréhender l'identité de façon différente. J'ai donné Godin en cadeau à mes personnages comme j'espère l'avoir donné en cadeau à mes étudiant·es. Dans *La Sarzène*, ce sont souvent des personnages de femmes qui cantouquent, ramenant vers elles ce que Godin ramenait au peuple québécois qui se cherchait. La Sarzène cantouque

dans Parc-Extension, à la recherche de ce qui lui manque. Le seul homme qui le fait, c'est Mamadou, mais son immigration est ratée. Du fond de son déracinement, il emprunte les mots de Godin pour crier son dépatriement.

Mamadou est le frère de Coumba Fleur. Lui, par contre, est un immigrant au sens littéral. Arrivé au Québec de son Sénégal natal à dix ans, il finit par se suicider. Personne ne le comprend et c'est avec le poème de Godin, *Cantouque des racines*, qu'il arrive le mieux à exprimer son mal de vivre. Quand je le lisais, il y a quelques années, ce texte me semblait beau, mais jamais je ne me suis approprié la douleur qu'il transportait. En écrivant *La Sarzène*, il me semblait qu'il offrait les mots parfaits dont avait besoin Mamadou pour se faire entendre. Mamadou se suicide, incapable de supporter son dépatriement.

Février 2008 : comprendre avec les tripes

Je découvre Gérard Godin à travers Pauline Julien. Ironie : c'est l'ami qui me reprochera mes tendances sectaires quinze années plus tard qui m'a initiée aux magnifiques chansons de Pauline Julien. À l'époque, je ne sais pas encore que le poète va me suivre. Car il me suit et finit par me rattraper dans *La Sarzène*. C'est la première fois que je me laisse inspirer par l'auteur pour créer, habiller mes personnages. Dans mon roman, le père de Coumba Fleur n'aime pas Gérard Godin, qu'il accuse de promouvoir une langue qu'il ne cautionne pas, en tant qu'intellectuel issu du système d'éducation français. Il m'a fallu, à moi aussi, issue de ce système d'éducation parfois méprisant, il m'a fallu

du temps pour apprécier et comprendre le parler québécois. Je parle ici d'une compréhension avec les tripes, avec le cœur. Comprendre l'histoire derrière les mots, comprendre l'enjeu derrière les accords. Sans autres armes que ma curiosité et mon amour du Québec, j'ai acquis une compréhension intuitive et intellectuelle du fait québécois. C'est ce qui me donnera l'énergie nécessaire pour faire comprendre à mes étudiant·es cette importance de la langue en 2023.

Oui, je parle d'énergie pour décrire cet élan qui me porte chaque fois que je donne ce cours à des jeunes certes curieux·ses, mais pour qui le combat pour la langue semble parfois suranné.

*Malgré mon dépatriement mon absence et mon orphelinat
malgré mon errance et ma courance après mon tout
moi battre la campagne sans me lasser*

*je veux m'inscrire dans mon lieu
[...]
je veux écrire mon passage ma venue
pour la mémoire de ceux qui viendront*

*

Janvier 2023 : et j'enseigne encore...

Godin a invité les Sarzènes à participer au projet nationaliste. En quinze ans d'enracinement québécois, je n'ai pas entendu beaucoup d'hôtes politiques le faire de la même

façon, ou alors étaient-ils très discrets. On peut répondre à cette invitation de plusieurs manières. Je l'ai comprise à travers les racines que m'a données ma découverte de la littérature québécoise. Non, c'est vrai, il n'y a pas que les livres dans la vie, j'ai parfois tendance à l'oublier, mais les mots très simples de Godin, les cantouques, par leur essence même, me le rappellent sans cesse. Le reste du temps, Godin m'invite à participer au projet littéraire québécois, en toute humilité.

Alors, je réponds à son invitation et j'ose écrire à partir de ce que je suis. J'ose enseigner la littérature québécoise à partir de ce que je suis.

Œuvres citées

Gérald Godin, *Sarzènes*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, « Radar », 1983.

Gérald Godin, *Tango de Montréal*, avec sept calligraphies de Stelio Sole, choix de poèmes en édition de luxe à tirage limité, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1987.

Gérald Godin, *Cantouques & Cie*, édition préparée par André Gervais, Montréal, Typo, 2001 [1991].

Avayi Lake, *La Sarzène*, Montréal, VLB éditeur, 2022.

Quel rapport les autrices et auteurs d'aujourd'hui entretiennent-ils avec les « classiques » de la littérature québécoise ? Ce statut, principalement conféré par les institutions d'enseignement, est-il un gage de pertinence, ou plutôt un repoussoir ? Virginie Blanchette-Doucet a soumis la question aux contributeurs de *Canons*. Dans des textes libres et intimes, chacun a considéré l'impact qu'une œuvre particulière a eu sur son travail, sur sa vision du monde, et sur sa vie.

Je vous lis avec la lumière incendiaire de notre fin du monde.

*On aurait pu me proposer bien des livres québécois qui
m'apprennent à manger mon esprit. Pourquoi ne l'a-t-on pas fait ?*

*Ce que tu m'as légué de plus important,
c'est la pulsion d'exister dans l'écriture.*

*Au départ, tout m'éloignait de vous.
Il en a fallu, des années, pour nous rapprocher.*

*Il en va ainsi avec certains monstres sacrés :
notre instinct se doute qu'ils vont nous happer.*

*Elles ne sont la fille de personne, la sœur de personne.
Gallant les laisse se construire à partir de zéro.*

J'ai donné Godin en cadeau à mes personnages.

*À l'époque de ma première lecture du Survenant,
je me croyais Québécoise.*

À quoi bon écrire, si ce n'est pour veiller sur le monde ?

*Je me suis engouffré dans l'œuvre de Pierre Vadeboncœur
comme un voleur.*

Ce livre s'est tout simplement déposé en moi pour y demeurer.